

Le Sergent André Caplet, 1916-1918

Georgie Durosoir

Préambule

Les archives familiales regorgent, à travers l'Europe, de lettres et de carnets de guerre rédigés dans les conditions les plus diverses par des soldats de tous niveaux de culture. La découverte, dans une famille - et la mise au jour par les descendants - d'une telle documentation à la fois historique, personnelle et simplement humaine, est une étape riche de surprises et d'émotions en même temps qu'un nécessaire devoir de mémoire. Les archives qui ont permis cette communication appartiennent à la famille Durosoir dont Lucien (1878-1955), accomplit la Grande Guerre du 1^{er} août 1914 au 19 février 1919. Violoniste, soliste international, il servit d'abord pendant 15 mois dans une unité de combat du 129^e Régiment d'Infanterie ; puis il fut détaché aux services de la division et c'est là qu'il rencontra d'autres musiciens de haut niveau, comme André Caplet, Maurice Maréchal, Gustave Cloez, Louis Delmas Boussagol et beaucoup d'autres, avec lesquels il travailla un considérable corpus de musique de chambre.

Fils unique et orphelin de père depuis l'enfance, il entretint avec sa mère – sa seule famille – une correspondance quotidienne pendant les 55 mois de sa mobilisation. C'est de ce riche fonds de lettres, écrites par un homme de haute culture, un virtuose qui, depuis 1900, a parcouru les grandes capitales d'Europe – et particulièrement les pays germaniques - avec son violon, que sont extraits tous les témoignages sur lesquels se fonde ce portrait du sergent Caplet.¹

L'histoire commence à la fin du mois de septembre 1915, lorsque Caplet arrive au front et se termine en octobre 1918 lorsqu'il est nommé directeur de l'École technique de musique militaire de Chaumont. Le cadre en est le 129^e RI (Régiment d'Infanterie) appartenant à la V^e Division qui combat en Picardie et en Champagne. Seules les activités relatives à la musique seront évoquées, en marge de la guerre elle-même et de ses « théâtres ».

Il n'est pas courant de penser la guerre en termes de pratique musicale. Si l'on connaît l'existence de musiques militaires dont les fonctions en temps de guerre seraient un vaste champ d'étude, on conçoit difficilement qu'il ait pu y avoir, tout près du front, des lieux et des moments pour pratiquer la musique, voire pour donner de véritables concerts. Les soldats combattants connaissent pourtant des périodes de repos, loin des lignes, durant lesquelles ils peuvent s'adonner à des activités artisanales ou artistiques et les talents n'ont pas manqué de ciseleurs, dessinateurs, poètes, musiciens, luthiers qui laissèrent un patrimoine surprenant de créations de guerre.²

Pour comprendre les conditions minimales requises pour un exercice quotidien de la musique au front, il peut être utile de considérer la chronologie des fonctions militaires d'André Caplet, sergent :

- Octobre 1915 : intégré au 129^e RI, comme agent de liaison du commandant de bataillon Pourrel
- Octobre 1916 : responsable de la coopérative
- Avril 1917-Octobre 1918 : sergent colombophile, responsable d'un pigeonier
- Octobre 1918 : directeur de l'École technique de musique militaire de Chaumont

Ces fonctions relèvent des « services » dont certains sont sur le front et d'autres à l'arrière du front ; bien que nettement moins exposées que sur les lignes de combat, elles n'en sont pas pour autant dépourvues de risques. Pendant quelques mois l'agent de liaison Caplet s'est ainsi trouvé sur la ligne de

¹ Caplet et Durosoir sont nés en 1878 ; l'armée a su faire une place d'exception à ces deux artistes dont la rencontre est déterminante pour l'un comme pour l'autre.

² L'Historial de la Grande Guerre, à Péronne (Somme), qui héberge une équipe de chercheurs et un centre de documentation pédagogique, s'est doté d'un musée d'une grande richesse ; les collections renferment des objets artisanaux de toutes natures.

front.³ Le responsable d'un colombier doit, avec ses deux adjoints (dont Durosoir) s'occuper des pigeons, les nourrir et maintenir en bonne santé, noter et transmettre les messages, « relever » les pigeons deux fois par semaine ; ils accomplissent cette dangereuse mission entre les lignes de combat et le pigeonnier situé à l'arrière, à un nombre de kilomètres qui varie avec l'avancée du front. Soldats et sous officiers sont amenés, en temps de guerre, à pratiquer des métiers pour lesquels ils n'ont aucune formation et parfois aucune compétence naturelle. Ainsi, la gestion de la coopérative⁴ valut à Caplet des soucis insurmontables ; ce fut un cauchemar pendant plusieurs semaines ; très fatigué, il maigrit ; au moment de présenter les comptes, il passait une nuit entière à les réviser : « Depuis dix jours il n'a même pas lu ses lettres ni trouvé le temps de se débarbouiller ».⁵ Plus question de faire du quatuor ni même de toucher son alto. Finalement, la hiérarchie lui adjoignit un aide comptable et il put envisager la fonction plus sereinement. La pratique musicale, dans les meilleurs des cas, s'inscrit toujours dans les aléas des « coups durs », des replis de la troupe, des situations d'urgence où rien ne compte plus que la guerre « pure et dure » (si l'on peut dire...). Pourtant il s'est bien formé un quatuor à cordes, au sein du 129^e RI et ce ne fut pas le fruit du hasard⁶. « Nous continuons à faire de l'excellente musique, chaque deux jours, et c'est pour les méninges une vraie cure d'air de grande utilité dans la situation présente. »⁷ (note complétée)

Pour comprendre l'importance que certains officiers d'état-major accordèrent à la protection des artistes sur le terrain même de la guerre, il faut se souvenir que les pratiques musicales en amateur étaient très développées au début du XX^e siècle, tant dans les couches populaires que dans la bourgeoisie ou l'aristocratie. En outre, le niveau de culture générale de la hiérarchie militaire était assez élevé : les officiers amateurs de musique et pratiquant eux-mêmes un instrument étaient légion. Dans l'environnement immédiat de nos musiciens, le colonel Valsi jouait très bien du violon, le commandant Aubergé du violoncelle, l'ingénieur chimiste Lemoine était prix du conservatoire de Nancy, le soldat Rolland tenait l'orgue d'une église de Rouen, le général Mangin était un bon exécutant au piano. Si l'on ajoute à cela le culte des titres, inévitable dans l'armée, ceux de Caplet Grand Prix de Rome, Lucien Durosoir soliste international, Maréchal premier prix du Conservatoire, ne pouvaient que convaincre. Néanmoins, leur situation connut des aléas et des revirements. Le 24 octobre 1917, lorsque le général Roigt de Bourdeville veut disperser les musiciens et les remettre dans des unités combattantes, il rencontre des oppositions : « Quand je pense que le capitaine P. a téléphoné au général que nous étions un patrimoine français et que comme tel on devait dès maintenant veiller sur nous ! »⁸. Tous les amis sont d'ailleurs parfaitement conscients que, sans Caplet, leur statut serait d'une extrême précarité. Caplet a l'oreille des généraux et il sait leur complaire, dédiant à l'un et à l'autre, selon les nécessités, telle ou telle de ses œuvres : octobre 1916 il réalise une réduction de piano de sa *Marche héroïque* pour le général Mangin ; octobre 1917 « Caplet va aujourd'hui à Ham présenter et remettre au général Lebrun une belle copie de *La Croix Douleureuse* »⁹ (celui-ci lui en commandera, en octobre 1918, une orchestration pour musique militaire...)

Les « Musiciens du général »

Dès le début de la guerre, Durosoir s'était fait connaître comme violoniste en jouant, sur des instruments de fortune, dans diverses messes données en hommage aux morts des combats auxquels lui-même avait participé. Le colonel Valsi l'ayant entendu jouer, eut l'idée de fonder un quatuor à cordes et demanda à Durosoir de s'en occuper pendant les périodes de repos. Celui-ci fut bien

³ Le lendemain de l'attaque du fort de Douaumont, le 18 mai 1916, Durosoir écrit à sa mère : « Nos pertes sont grandes et le régiment a au moins 1500 hommes hors de combat, il y a beaucoup d'officiers tués. Je n'ai encore que des nouvelles peu précises. Caplet a été enfoui deux fois sous des éboulements, mais ce ne sera rien, il n'a que des contusions et se remettra en peu de jours » ; archives Durosoir.

⁴ L'ordinaire des cantines roulantes étant d'une grande médiocrité et d'une insuffisance notoire, l'armée avait cédé aux protestations et créé des coopératives où le soldat pouvait se procurer des suppléments à ses frais.

⁵ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 12 octobre 1916, archives Durosoir.

⁶ Le fait, d'ailleurs, n'est pas exceptionnel ; les archives de guerre regorgent de photographies de soldats regroupés en formations classiques d'importance variable, allant du trio à la formation en orchestre de chambre.

⁷ Lettre du général Mangin à sa femme, 8 mars 1916, *Mangin. Lettres de guerre. 1914-1918*, Librairie Arthème Fayard, 1950, p. 101.

⁸ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 24 octobre 1917, archives Durosoir.

⁹ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 10 octobre 1917, archives Durosoir.

perplexe, sa vie de combattant et de musicien funèbre ne lui laissant guère le loisir de recruter des collègues excellents musiciens ! C'était méconnaître la vigilance du colonel Valsi : Durosoir fut admis miraculeusement dans le corps des brancardiers et, de ce fait, déposa les armes en octobre 1915. C'est le 16 octobre 1915 que Caplet arriva dans le secteur, parmi une nouvelle vague de renforts, les terribles combats des semaines précédentes ayant décimé les troupes. Voici ce qu'écrivit Durosoir :

Voici comment je compte faire pour organiser le quatuor. Il est arrivé hier matin, dans un nouveau renfort, André Caplet, le prix de Rome, chef d'orchestre bien connu qui dirigeait à Boston depuis plusieurs années la saison d'Opéra. Je lui ai longuement causé hier et je l'ai même présenté au colonel. Il est sergent, on va lui trouver un filon, d'autant plus qu'il est malingre et a un œil abîmé ; il fait partie de ces renforts douteux que nous recevons maintenant. Il faut vraiment avoir besoin d'hommes pour prendre des gens comme lui. Enfin bref, il jouerait l'alto dans le quatuor ; inutile de dire qu'il sera intéressant comme musicien¹⁰. Il paraît fort timide et neurasthénique, [pas dans l'édition : en effet, l'éditeur demandait toujours plus de coupures : Luc a visiblement fait les dernières dans l'urgence et sans les précautions usuelles] il faut dire qu'il était désorienté de se trouver au front, c'est la première fois qu'il y venait. C'est Dehuysser qui tiendra le violoncelle et un autre musicien, qui joue paraît-il du violon assez convenablement, fera le 2^{ème} violon. Le sous-chef de musique tiendra le piano quand nous jouerons des trios, quatuor ou quintettes, car nous pourrions aborder toutes les formes de musique de chambre.¹¹ [je préfère la référence à la lettre originale, à cause de ces détails]

C'est ainsi que, dès novembre 1915, un quatuor de cordes était formé, composé de : Lucien Durosoir, premier violon, soldat ; Henri Lemoine, second violon, sergent ;¹² André Caplet, alto, sergent. Alexis Niverd violoncelle, conducteur d'une voiture postale, soldat¹³ (le niveau technique de Dehuysser s'était tout de suite révélé insuffisant et il avait dû renoncer). Le sous-chef de musique, qui devait tenir le piano dans le plan de Durosoir, s'avéra lui aussi un bien piètre lecteur et fut bientôt remplacé par un excellent pianiste, le soldat Henri Magne, élève de Louis Diémer, professeur à l'école de musique de Caen, détaché de la musique du 36^e RI. Tandis que le colonel Valsi prenait un abonnement de musique pour recevoir des œuvres de musique contemporaine, Durosoir écrivait à sa mère : « Caplet dit que si la guerre dure encore un an ou deux nous ferons un quatuor épatant et que nous trouverons des engagements en sortant de la guerre ». f¹⁴

Mais, dès janvier 1916, Niverd souffre de rhumatismes et ne peut plus jouer. Maurice Maréchal ne tarde pas à être repéré au 274^e RI où il est cycliste du médecin major. Le voici détaché au 129^e ; il a 24 ans et joue un violoncelle bizarre : « Le Poilu ».¹⁵

Dès lors, et pour des questions pratiques, les musiciens sont versés dans les services auxiliaires : Maréchal et Magne (dits « les jeunes », ils ont 24 ans) sont cyclistes, les sergents Caplet et Lemoine sont agents de liaison du commandant. Durosoir quitte les infirmiers pour la musique du régiment où il est cymbalier. Les cinq amis ne tarderont pas à être mis en subsistance à la division, position la plus privilégiée de l'arrière du front, attribuée spontanément par la hiérarchie. En septembre, une note de service stipule :

Les militaires dont les noms suivent : Caplet sergent, Durosoir soldat sont désignés pour participer aux séances musicales qui auront lieu à Ambly au cours des commandants de compagnie. Toutes facilités devront leur être données pour les déplacements nécessités par leurs répétitions.¹⁶

Les premières séances publiques du quatuor ont lieu, en novembre, chez le colonel Valsi : tout le monde en parle. « Le lieutenant Pommier dit que, si ces musiciens faisaient leur musique dans les tranchées, la guerre s'arrêterait immédiatement ».¹⁷ Cependant, la guerre continue. Dès que la division

¹⁰ Caplet avait appris le violon comme premier instrument au Havre. Puis il s'était perfectionné en piano avant de gagner Paris et le Conservatoire. Dès sa première conversation avec Durosoir, il accepta de tenir l'alto dans le quatuor.

¹¹ Lettre de Durosoir à sa mère, 17 octobre 1915, archives Durosoir.

¹² Ingénieur chimiste, ancien élève du conservatoire de Nancy, il possède une grande culture musicale et une bonne pratique de la musique de chambre ; il fait, selon Durosoir, un excellent second violon de quatuor.

¹³ 38 ans, 2e prix du conservatoire ; il est marchand de musique et accordeur de pianos.

¹⁴ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 24 novembre 1915, archives Durosoir.

¹⁵ L'histoire de cet instrument est bien connue : fabriqué par deux menuisiers, les soldats Neyen et Plicque avec le bois d'une caisse de munitions allemande (!), muni d'un chevalet taillé par un luthier parisien, il portait sur sa table le nom du 274^e RI. Plus tard, il porta au dos les signatures des généraux Pétain, Mangin, Gouraud et Foch. Il est conservé dans les réserves du Musée de la Musique à Paris.

¹⁶ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 26 septembre 1915, archives Durosoir.

¹⁷ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 11 janvier 1916, archives Durosoir.

repart aux tranchées chacun regagne son poste et le général d'armée Hache, supérieur immédiat de Mangin, interdit les divertissements et la musique pendant que la division est aux tranchées. La musique du régiment ne répète plus mais se consacre toute la journée à toutes sortes de corvées, comme le veut son statut. Neyen et Plicque du 274^e RI, les « luthiers » du Poilu, seront tués dans la bataille de la Somme, en juillet.¹⁸

Mangin demande à entendre les musiciens ; il est enthousiaste et organise des concerts tous les deux jours, à l'état-major. Gourmand de musique, il réclame des séances de deux heures, auxquelles il convie ses officiers. Le groupe se produit en diverses formations, parmi lesquelles le duo violon et piano. Mangin écrit plaisamment à sa femme, le 16 novembre 1915 : « Ce soir, première séance de musique. Au piano le sergent Capelet [sic], au violon Durosoir, violoniste international de Königsberg à Porto ! ».¹⁹

Les musiciens ont eu la chance de travailler toujours dans la plus grande indépendance, et assidûment, malgré les itinérances incessantes de la troupe. Leur caisse de musique est transportée dans le matériel collectif ; Je supprime la date Mangin écrit avec humour : « Le violoncelle nous suit, à mon insu, déguisé en quartier de bœuf dans un sac à viande. »²⁰. Il n'est pas possible de fournir la liste des œuvres lues, approfondies, abandonnées, tant elle serait interminable. Les formations les plus diverses sont concernées : du soliste (piano ou violon) à la formation de quinze musiciens, en passant par duo piano violon, trio avec piano et quatuor à cordes. Caplet sera, selon les cas, altiste, pianiste soliste ou accompagnateur, chef de fanfare, arrangeur, improvisateur au cinéma et compositeur. Les partitions leur viennent de leurs familles à leur demande. Comme des concertistes professionnels, ils sélectionnent les œuvres qui constitueront leur répertoire. Quand Caplet joue la *Mort d'Isolde* au piano, Mangin écrit à sa femme : « Il a tout son orchestre dans les doigts. »²¹. (Note complétée)

Les concerts

Pas plus que les œuvres jouées il n'est possible de dénombrer les concerts et auditions publiques donnés par les « musiciens du général ». Dans les salons des châteaux, dans les baraques du théâtre aux armées, dans les salles municipales à la demande de tel ou tel édile. Le concept de quatuor ou de quintette est, en effet, soumis à maintes variations d'effectif. L'audace des programmes, qui intègrent les musiques les plus contemporaines, surprend les auditeurs :

Notre concert a donc eu lieu hier, dire qu'il a eu un grand succès, ce serait mentir. Il a eu surtout un succès de stupeur, car le quatuor de Chausson et surtout celui de Debussy ont laissé les auditeurs dans un état voisin de l'abrutissement. Évidemment nous allons un peu fort vis à vis de gens qui n'ont jamais entendu de musique, ou qui en ont entendu fort peu. Enfin une séance comme celle d'hier crée une petite révolution, car tu ne te figures pas les discussions passionnées que nous éveillons. Au milieu de ce programme la Chaconne tombait comme un grand coup de masse sur la tête de nos malheureuses victimes. L'ahurissement était général.²²

L'adjonction de chanteurs et de chanteuses a été pour beaucoup dans le succès de mémorables séances. La chanteuse Nellie Martyl²³ était engagée volontaire comme infirmière et son unité se trouvait à Bar-le-Duc. Lorsque, en février 1917, les « musiciens du général » se joignent à elle pour jouer dans l'hôpital, leur auditoire est fait, dans la grande salle des malades, d'une trentaine de blessés couchés, environ cent cinquante assis et, à l'extérieur, une centaine d'invités, militaires et civils. Durosoir témoigne :

¹⁸ Cf. Alain Lambert, *Maurice Maréchal. La voix du violoncelle*, Genève, Papillon, 2003, p. 28.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 65

²⁰ *Ibid.*, p. 65

²¹ *Ibid.*, p. 70. Le lendemain, Lucien Durosoir écrivit à sa mère : « J'ai donc joué hier avec lui [Caplet] devant le général Mangin, la *Sonate* de Franck, celle de Beethoven en *fa*, et les *Airs bohémiens* de Sarasate, *Berceuse* de Fauré, aria de Bach et un caprice de Paganini. Caplet a joué au piano, la *Mort d'Iseult*. Notre succès a été considérable. Mangin gagne à être connu dans l'intimité, sa physionomie très mobile devient lumineuse souvent ; on ne peut dénier son intelligence. » [Durosoir & Maréchal, p. 145]

²² Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 13 août 1917, archives Durosoir. La *Chaconne* pour violon seul de Bach était l'un de ses morceaux favoris.

²³ Nellie Martyl (1885-?), soprano qui avait fait ses débuts à l'Opéra de Paris dans *Armide* de Gluck en 1907 et dans *Sanga* d'Isidore de Lara, à l'Opéra-Comique, en décembre 1908.

Martyl a terminé par La Lorraine. Le succès fut considérable, ce fut le plus beau concert que j'ai fait jusqu'à ce jour. Le médecin chef a pris la parole et nous a vivement remerciés. Puis après des poignées de mains sans fin aux blessés, nous avons été prendre une coupe de champagne chez le médecin-chef.²⁴

Le concert le plus magnifique fut sans conteste celui que Caplet et ses amis organisèrent à la cathédrale de Noyon, le 30 décembre 1917 ; il avait demandé plusieurs semaines de préparation. Les chanteurs Rose Féart, Rodolphe Plamondon et Félix Vieuille,²⁵ de l'Opéra-Comique, étaient venus de Paris. Durosoir avait copié le matériel du concerto (sans doute le Concerto de Noël) de Corelli. Voici le programme, retranscrit avec ses imprécisions originelles :

Largo de Haendel
Rédemption (air de l'Archange) Franck (Rose Féart)
5^e Béatitude Franck (Plamondon)
O Salutaris Mozart (Vieuille)
Concerto Grosso Corelli
Pie Jesu Fauré
La Croix Douloureuse CAPLET (Vieuille)
Sérénade Flûte et violoncelleX
Prière Caplet (Rose Féart, Plamondon)

Il avait été décidé que les violonistes joueraient les plus beaux instruments qu'il fût possible. Aussi, Durosoir réclame-t-il à sa mère qu'elle remette au violoniste Pierre Mayer, qui doit se rendre à Paris, son Guarnerius et son Guaragnini, accompagnés de ses archets Luptot (son préféré, il en possédait deux) et Lamy. Caplet avait largement ébruité le côté exceptionnel de l'événement :

Il a déjà annoncé que je jouerai avec mon confrère Mayer sur des instruments valant au total 50000 francs pour le moins et m'appartenant. Il paraît que tout Noyon parle de cela. Caplet s'y entend pour la réclame. Comme violoniste, il y aura moi et Mayer, puis Cronet qui se trouve à Ham dans une compagnie de génie et qui est à l'opéra-comique ; Goupil de l'opéra, qui est à Noyon et qui joue comme un cochon, c'est le mot. Puis Brossard et un autre aussi que je ne connais pas. Comme altiste, un camarade de la 6^{ème} division et Niverd qui joue aussi de l'alto ! Violoncelle Maréchal et un autre de Noyon, contrebasse Delmas et Fleury à la flûte. Vierné à l'orgue, c'est le frère de l'organiste connu et Magne au piano. Cela fait 14 musiciens, Caplet comme chef et 3 chanteurs.²⁶

Ce fut un très grand moment, puis tout le monde se sépara. Caplet partit en permission et, à son retour, trouva une lettre :

Plamondon et Rose Féart ont déjà écrit à Caplet pour lui dire que pour eux ce concert sera inoubliable. Caplet avait l'air d'avoir le cafard. Il a dû passer deux bons jours à faire de la copie²⁷, et de revenir dans la neige et le froid où nous sommes, cela a dû le glacer jusqu'à l'âme... [sic pour les pointillés]²⁸

Le sergent compositeur

Les multiples arrangements qui furent nécessaires pour adapter les partitions imprimées aux formations aléatoires du front ne sont pas toutes l'œuvre de Caplet. Chaque musicien du groupe participait à la transcription, écrite ou improvisée, des parties destinées à son instrument. Il arrivait que Caplet retouchât une de ses œuvres pour l'adapter à une situation donnée. Ce fut le cas de cette partie de violoncelle, ajoutée pour Maréchal à sa *Réverie* pour violon et piano. C'est au pigeonier de Suippes, en septembre 1918, qu'il entreprit l'orchestration de la *Marche héroïque de la 5^e Division*.

On peut retrouver la trace de son travail intermittent, entre le front mouvant et Paris, Neuilly ou Le Havre où il se retirait en permission. Il a entrepris, complété ou entièrement composé un certain nombre d'œuvres pendant la guerre. À vrai dire, il lui était indispensable de s'éloigner du front pour

²⁴ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 26 mars 1917, archives Durosoir.

²⁵ Rose Féart (1881-1954), chanteuse suisse (soprano), avait débuté en 1902 à l'Opéra de Paris. Rodolphe Plamondon (1875-1940), chanteur canadien (ténor) avait commencé sa carrière à l'Opéra de Paris, en 1906. Félix Vieuille (1872-1953) qui, après avoir chanté dans *Louise* de Gustave Charpentier à l'Opéra-Comique en 1900, allait être l'interprète du rôle d'Arkel en avril 1902, lors de la première de *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy.

²⁶ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 13 décembre 1917, archives Durosoir.

²⁷ Caplet ayant souvent obtenu des permissions sous le prétexte d'aller recopier le matériel de la *Marche héroïque*, ils appelaient « faire de la copie » toutes les permissions un peu « marginales » dont Caplet, notamment, était coutumier.

²⁸ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 8 janvier 1918, archives Durosoir.

travailler.²⁹ Même bonnes – si on les compare à celles des soldats qui combattait dans les tranchées – les conditions de la vie quotidienne sont incompatibles avec la concentration nécessaire à toute création. Aussi, il multiplia les demandes de permission pour regagner l'arrière. Il les obtenait assez aisément, ayant multiplié les offrandes musicales aux officiers directement responsables de ses conditions d'exercice : *Marche héroïque de la 5^e Division* pour Mangin, *Deux valse pour deux violons, violoncelle et piano* pour le commandant Pourrel, dédicace de sa *Croix douloureuse* au général Lebrun... Pour son ami Durosoir, il commença une pièce pour violon seul qui ne fut jamais achevée.³⁰

À partir de mai 1916 il trouve, durant les deux mois de repos de la Division à la ferme d'Ambionville, un peu de concentration qu'il mettra à profit pour travailler des mélodies. C'est d'ailleurs là qu'il commence *La Croix douloureuse* sur des textes de Lacordaire et *Le vieux coffret* sur des poésies de Remy de Gourmont qui seront terminées au Havre, en septembre 1917. Chacune de ses permissions est l'occasion de rencontrer son éditeur Durand ou bien de faire des projets : tel celui de réaliser un accompagnement pour orgue de *La Croix douloureuse* ; mais il ne put rencontrer Charles Tournemire, comme il le souhaitait. C'est au Havre, en septembre 1918, qu'il compose *Détresse*, sur un poème que Henriette Charasson avait écrit après la mort de son frère et qu'elle lui avait adressé à la division.

Le bilan est réduit quantitativement, mais les « mélodies du front » – si on peut les désigner ainsi – sont des oeuvres d'une grande intensité expressive.

Quelques images de Caplet au quotidien

Le musicien s'imposa immédiatement par sa compétence dans de multiples domaines. Ses amis admiraient l'accompagnateur exceptionnel, le réalisateur de basse continue, le « réducteur » de partitions d'orchestre, l'altiste occasionnel mais excellent, le pianiste, l'arrangeur. Ses obligations musicales n'étaient pas toutes également agréables. Il est certain que, s'il n'y avait pas vu son intérêt, il n'aurait pas, par goût personnel, composé une *Marche héroïque* et plusieurs transcriptions de celle-ci pour diverses formations. Il dut, en outre, en diriger les répétitions et les exécutions. « Nous allons faire nos petits tziganes »³¹ disait-il quand il devait jouer devant les poilus (et ce public un peu fruste et peu enclin à l'écoute ne leur plaisait guère). Il prenait vraisemblablement plaisir à accompagner un film au piano. Au bout de quelque temps, le rôle d'alto dans le quatuor lui pesa ; il préférerait de loin tenir le piano. De toute manière, il subissait la vie au front avec un grand déplaisir et s'échappait chaque fois que possible, officiellement ou non.

Dans le domaine des permissions accordées à Caplet par Caplet, l'épisode le plus incroyable est celui du voyage fictif à Alger, en août 1917 : officiellement, Caplet part en mission ministérielle d'un mois pour l'Algérie, afin d'organiser la création d'un conservatoire. En réalité, il travaille en reclus, au Havre et seul Durosoir est au courant.³² Attention aux changements ci-dessous : j'avais laissé passer un « copié-collé » de travail lors de l'envoi du texte ; je m'excuse de cette négligence ! Il lui écrit et nous citons quelques passages savoureux de cette très longue lettre :

Pour tous : Je suis en ce moment à Marseille attendant très patiemment le départ d'un paquebot qui ne semble pas pressé de partir... Pour vous, mon cher Durosoir, je suis au Havre, près de ma brave femme de mère, attendant très patiemment que les idées musicales veuillent bien se faire prendre dans les filets que j'ai tendus. Surtout (ai-je besoin de vous le dire) pas d'indiscrétion car cela pourrait être assez « gênant » pour

²⁹ Durosoir, en réponse à sa propre mère qui lui dit de composer, exprime bien cette idée : « Quant aux idées musicales, il y a longtemps qu'elles sont abolies, il faut toute son énergie pour ne pas s'abrutir et ne pas glisser comme tant d'autres sur le chemin de la boisson. L'ennui vous prend et vous étreint d'une façon si profonde, le vide de cette existence idiote est si grand. Aucun travail n'est possible et c'est ce qui est mortel. On vit au jour le jour et comme des bêtes, sans aucun but. Il faut cependant s'habituer à l'idée qu'une pareille existence peut durer encore bien longtemps » ; lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 21 août 1917, archives Durosoir.

³⁰ Durosoir parle de cette pièce à plusieurs reprises, entre février 1916 et novembre 1918. « Caplet commence à mettre au point le morceau de violon seul qu'il écrit pour moi. Après un prélude assez long, il y a une fugue. Le tout me paraît à première vue fort difficile. Mais enfin il n'y a rien d'impossible. Le morceau, n'est du reste encore qu'à l'état d'esquisse » ; lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 10 février 1916, archives Durosoir. On peut lire cette esquisse au département de la Musique de la Bnf sous la cote Ms. 2038 (6).

³¹ Lettre de Durosoir à sa mère, 2 octobre 1916, archives Durosoir.

³² Quelques mois plus tard, durant le séjour au pigeonnier de Suippes, Durosoir sera souvent complice des escapades clandestines de son ami par un stratagème de faux billets de permission (les « bébés roses ») qu'ils avaient mis au point.

moi. [...] Je sais déjà que le coin (le vôtre) n'est pas très recommandable et que votre entrée en secteur a été douloureusement marquée par la perte de six pauvres bougres !... Tâchez de bien vous tenir les uns et les autres et d'éviter de gêner le parcours des obus. [...]³³

Caplet profite du calme pour composer et il a bien besoin de la complicité de son ami pour, à l'issue de ce voyage fictif, rejoindre son unité avec toutes les apparences de la légalité :

Je continue à vivre en reclus- ne sortant pour ainsi dire pas et travaillant beaucoup. J'ai achevé les deux derniers poèmes de Remy de Gourmont qui constituent un recueil intitulé « Le vieux coffret ». Malgré les conditions physiques (presque mauvaises) influant désagréablement sur le moral je suis obligé de reconnaître (et je n'aurais aucune peine à vous convaincre) que ma vie a plus d'intérêt pour moi – en ce moment – que lorsque je me promène sur les routes avec un panier de pigeon sous chaque bras. [...]

Autre chose encore (approchez vous mon cher Durosoir afin que Magne n'entende pas) ne pourriez-vous m'envoyer à Paris : 26 rue de la Tour – un petit papier rose... vous savez ce que je veux dire- Je n'ai pas besoin de tampon...vous comprenez ! La chose vierge...ce sera parfait et nouveau...Bien entendu c'est à vous, Durosoir que je parle, à vous seul. En vous je mets toute ma confiance et vous envoie l'expression de ma plus affectueuse amitié.³⁴

De retour à l'armée, Caplet narre son voyage avec force détails et Durosoir lui-même n'en croit pas ses oreilles:

Caplet est arrivé aujourd'hui vers 1 heure, toujours le même railleur et rigolo. Il joue très bien son rôle et raconte les prouesses de la traversée et les aventures de sa vie en Algérie, à croire qu'il y a fait un long séjour. Il a dû lire des livres et se bourrer le crâne d'histoires. Enfin c'est très drôle de voir tous les officiers et toutes sortes de gens l'écouter béatement raconter froidement son aventure. On peut dire qu'il se paie la tête des gens.³⁵

À peu de temps de là, le 8 décembre, tout le monde est à la recherche de Caplet que le général demande pour une séance de musique ; Durosoir, convoqué à deux ou trois reprises, sait très bien que Caplet est à Paris (ou ailleurs) ; il donne chaque fois une fausse piste, le temps d'élaborer une stratégie ; les pistes une fois explorées, Caplet est toujours introuvable. Finalement, Durosoir convainc le capitaine de convoquer un autre pianiste. « Le capitaine a saisi la balle au bond et a dit : c'est entendu. Ce qui fut fait. On peut dire que Caplet m'a fait passer un mauvais quart d'heure. Enfin tout est bien qui se termine bien »³⁶.

Cet humour, qui lui faisait considérer l'obéissance militaire comme réservée à autrui, permit souvent à Caplet de déjouer les pièges de la tristesse, de l'ennui ou de la révolte. Il avait un réel talent de caricaturiste, comme en témoignent les portraits charge qu'il fit de Durosoir (lequel, tout le contraire d'un dandy, le prenait avec bonhomie).³⁷

On peut également mettre sur le compte de l'humour l'établissement de la légende de Caplet gazé dans la guerre, qu'il a laissé accréditer.³⁸ Très tôt, les officiers et les soldats ont été munis d'un masque et instruits des gestes élémentaires à faire ; très tôt, ils ont eu la conviction que cela ne servirait à rien, le cas échéant. Heureusement, jamais le 129^e RI n'a été confronté à ce problème³⁹. Le 10 mai 1918, lorsque le sergent Caplet est envoyé au camp de la Noblette suivre un cours sur les gaz, il en revient en disant qu'il savait déjà tout ce qu'on leur a dit et que le cours de chimie leur est inaccessible. Cependant, toutes les biographies du compositeur affirment qu'il a été gazé pendant la guerre. Voici ce qui s'est passé en réalité, un « gazage » dont Caplet n'a jamais cherché à révéler la véritable nature, un événement réel, celui-là, intervenu dans la nuit du 6 au 7 décembre 1916 et dont il a bien failli mourir.

Nous avons eu ce matin une fameuse émotion. Caplet qui, lui aussi, est rentré de permission, a une espèce de poêle bizarre dans la chambre où il habite. Or, il le fit allumer hier soir et se coucha. Pendant la nuit, le tirage fut, pour une cause encore inconnue, brusquement interrompu et mon Caplet fut sérieusement malade par asphyxie. Il se trouva par terre à se débattre au milieu de la nuit et a eu beaucoup de mal à entrouvrir sa fenêtre. Ce matin on vint nous chercher de très bonne heure, Cloez et moi. Il avait une courbature générale, des vomissements et un fort mal de tête. Enfin tous les symptômes d'un empoisonnement par l'oxyde de

³³ Extrait de la lettre de Caplet à Durosoir, 20 août 1917, archives familiales.

³⁴ Extrait de la lettre d'André Caplet à Lucien Durosoir, 3 septembre 1917, archives familiales.

³⁵ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 11 septembre 1917, archives Durosoir.

³⁶ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 8 décembre 1917, archives Durosoir.

³⁷ Renvoi iconographie.

³⁸ Renvoi au texte de MG Soret.

³⁹ Les gaz asphyxiants ont été utilisés dès le printemps 1915 à Ypres par les Allemands ; au total ils auraient fait 17000 morts dans l'armée française

carbone. Il a eu de la veine d'être parvenu à ouvrir sa fenêtre. Bref aujourd'hui nous l'avons soigné et chapitré sur l'allumage malencontreux de son fameux poêle.⁴⁰

Humour encore que cette escapade amoureuse de janvier 1917 (il en était coutumier) dont Durosoir est le complice ; « Caplet est un malin et il possède en ce moment un joli petit poilu, d'après ce qu'il m'a dit. J'ai même vu le portrait. »⁴¹ Encore une fois, Caplet a besoin de la discrétion de son ami. Nous citons les deux extraits de lettres croisées :

Cher ami,

Je suis appelé à Paris pour une chose très grave... mais en principe – il est préférable que le moins de monde possible sache que je m'absente.

Vous comprenez, n'est-ce pas ? Les séances de quatuor sont rendues impossibles momentanément par le départ légal de Maréchal.

En hâte, mais en toute affectueuse cordialité à vous.

Caplet⁴²

Je connais très bien le grave motif de Caplet, c'est celui qui le faisait aller cet été en Normandie. J'ai vu le portrait de la jeune femme dont je connais le nom. Elle est délicieusement jolie et de plus elle a des caprices que Caplet, tout en étant militaire, doit essayer de satisfaire.⁴³

On peut dire de Caplet qu'il a connu une guerre heureuse, faite de musique, de solidarité, d'amitié et de respect pour son génie musical. Pendant ses trois années, il a pu garder le contact avec les milieux parisiens : plusieurs de ses œuvres ont été jouées à Paris et, le plus souvent, il a assisté à ces concerts ; il a également conduit ses tractations avec l'éditeur Durand pour ses nouvelles mélodies. Il a bénéficié de solidarités indéfectibles parmi ses amis et notamment celle de Lucien Durosoir qui a toujours veillé à son confort et su parer aux dangers qu'impliquaient toutes ses incartades, quels que soient les risques qu'il encourait lui-même en le faisant.

Parmi ses solides affections à l'arrière, il faut citer trois figures féminines essentielles : Geneviève Perruchon, sa future épouse qui lui écrit quotidiennement depuis Chaville et envoie du tabac dont il est grand consommateur. La comtesse de Castelbajac, grande amie de cœur qui le reçoit souvent à Arcachon, Neuilly ou en Normandie, dans des havres de paix où il peut composer quand il ne va pas en permission chez sa mère. Emma Debussy, enfin, qui lui envoie du tabac dont il n'a jamais assez. [elle ne lui fait parvenir que du tabac : Durosoir était si peu précis à ce sujet que j'ai bien cru que beaucoup de partitions de Debussy venaient d'Emma] Aussi, lorsque au moment de la mort de Debussy, il ne put être à Paris à temps, il remplit, dans les jours qui suivirent, ses devoirs de disciple et d'ami avec un véritable empressement : il s'occupa de tout pour les obsèques et fit prendre le masque, photos et dessins ; il veilla le corps pendant deux jours. Lucien Durosoir écrivait, au lendemain de leur séparation définitive, en octobre 1918 :

Ce matin après avoir trié toutes ses affaires, j'ai conduit Caplet jusqu'à une auto qui devait l'emmener jusqu'à Calais. Ce n'est pas sans émotion que nous nous sommes séparés, après deux années de vie commune et de tous les instants. Je ne puis oublier tous les bons moments de musique et les mille souvenirs qui s'attachent aux lieux parcourus ensemble dans cette vie misérable et pittoresque. Caplet aussi était fort ému, bien que visiblement il cherchait à dominer son émotion.

L'amitié qui nous lie est à l'heure actuelle très forte et de nos longs entretiens, des nombreuses idées que nous avons échangées, de notre grande similitude de pensées en art, est née une sympathie mutuelle qui ne s'éteindra pas.⁴⁴

Reste le choix des illustrations et les légendes

Georgie Durosoir

⁴⁰ Durosoir, lettre du 7 décembre 1916

⁴¹ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 10 septembre 1916, archives Durosoir.

⁴² Lettre d'André Caplet à Lucien Durosoir, non datée [janvier 1917], archives Durosoir.

⁴³ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 23 janvier 1917, archives Durosoir.

⁴⁴ Lettre de Lucien Durosoir à sa mère, 10 décembre 1918, archives Durosoir.